

Georges Brassens au Palais de Beaulieu

Léo Ferré, Georges Brassens et, un petit peu en dessous, Jacques Brel et Nougaro, ce sont des noms que personne aujourd'hui ne se permettrait d'ignorer.

— Vous me faites rire avec vos jeunes faiseurs de twist ! Des illusionnistes, des faux-poids, des petites frappes, voilà ce qu'ils sont... ils n'ont rien dans le ventre... Halliday et consorts... taisez-vous ! Dépêchez-vous de les envoyer se rhabiller !

— Vous n'aimez pas la chanson ?

— Ah pardon ! La vraie, la bonne chanson. Léo Ferré et Georges Brassens... Ça, c'est de la poésie !

Quiconque aujourd'hui déclarerait ne rien comprendre à Brassens se verrait traiter d'ignare.

Georges Brassens... Les jeunes gens qui avaient 17 ans en 1955 se découvraient un copain. La mauvaise réputation, le gorille, Margot, c'était fameux ! On s'envoyait de larges rasades de 78 tours des soirées durant... On se décrassait avec soulagement de l'essence de rose poisseuse des Tino Rossi et Patrice et Mario. D'un seul coup on avait adopté la silhouette épaisse de l'auteur du « petit cheval blanc ». Les paroles, on les connaissait par cœur, et notre plaisir décuplait lorsqu'on entendait un peu partout les gens traiter Brassens de pornographe monotone. Georges Brassens, on se l'était approprié et on ne le lâcherait pas de sitôt...

Le temps passait, on vit Brassens aux Faux-Nez, puis, plus tard, à Beaulieu. Les premiers récitals, il nous regardait d'un air mauvais, posait le pied sur sa chaise et chantait sa révolte, ses rosseries et sa verdeur.

On en avait le souffle coupé. Jamais personne n'avait osé traiter le public de cette manière ; les cochons de payants ! On buvait les paroles et on le dévorait des yeux. Lui nous défiait du regard. Malheur à nous si nous avions le toupet de broncher ! Sa chanson finie, il nous tournait le dos sans façons et allait se rincer le gosier. On avait tellement peur qu'il parte qu'on applaudissait à tout rompre. Il revenait, nous engueulait par-dessous sa moustache, reprenait une chanson par laquelle il nous disait qu'on était tous des c... et que jamais il ne consentirait à prendre les mêmes chemins que nous.

Les jeunes gens qui avaient 17 ans en 1955 s'en souviennent bien : ils s'étaient découvert un copain...

— Vous aimez la chanson ?

— Bien sûr, la bonne... Georges Brassens, Léo Ferré...

Aujourd'hui, Georges Brassens a 42 ans et 72 chansons à son actif ; il vend ses 200.000 disques par année et le touriste qui visite Sète demande à voir sa maison. Une étudiante en Sorbonne a soutenu une thèse sur ses chansons et Pierre Seghers les a publiées dans la collection « Poètes d'aujourd'hui ».

— La chanson ?

— Georges Brassens !

Vendredi dernier, récital Georges Brassens au Palais de Beaulieu. Un Brassens détendu, souriant, complice, plus tellement anarchiste. « Notre maître à tous », annonce Roland Jay.

La salle, comble, applaudit. Brassens remercie. Il chante ses merveilleuses chansons. Les mots osés, il les dit en baissant un peu la voix, en souriant, en regardant du côté des coulisses comme pour s'excuser auprès du censeur de service. Tout le monde applaudit. Il est gentiment ravi. Tout le monde est content.

— Il en dit des vertes et des pas mures, ah la la, mais, nous, on est dans le coup !

Alors, Georges, elle est où ta morgue ? Elle s'est essouffée ta révolte ? Tu fais des mines aux croquants maintenant ? T'as pas honte ? T'as donc tellement changé ?

Et d'un coup on comprend. Il n'y a que deux nouvelles chansons dans son tour de chant ; on en écoute une avec attention ; il la chante avec un petit quelque chose de nouveau dans l'expression ; c'est l'histoire d'un petit joueur de flûte au Moyen Age ; un seigneur lui offre un blason ; il refuse, il n'en veut pas des lettres de noblesse, il explique « je ne veux pas que mon la devienne trop gros », il comprend que sa poésie se nourrit de l'humilité, il ne veut pas devenir « classique ».

Sacré Brassens ! On a compris. S'il sourit, c'est qu'il veut s'excuser d'être devenu célèbre. Il veut à tout prix rester modeste. Sacré Georges ! Tu es resté notre copain !

eric braun.

La Sentinelle

12 novembre 1963